



Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques

Résumés des conférences et travaux

143 | 2012
2010-2011

Études ottomanes

Nicolas Vatin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1276>

ISSN : 1969-6310

Éditeur

École pratique des hautes études. Section des sciences historiques et philologiques

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2012

Pagination : 51-55

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Nicolas Vatin, « Études ottomanes », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 143 | 2012, mis en ligne le 21 septembre 2012, consulté le 26 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1276>

Tous droits réservés : EPHE

ÉTUDES OTTOMANES

Directeur d'études : M. Nicolas VATIN

Programme de l'année 2010-2011 : I. *Lecture et commentaire des Ġazavât-i Ĥayrũ-d-dĩn Pařa* (suite). — II. *Initiation à l'ottoman*.

L'année 2010-2011 a été consacrée à la suite de la lecture et du commentaire des *Ġazavât-i Ĥayrũ-d-dĩn Pařa* (*Geste de Ĥayrũ-d-dĩn Pařa*), biographie des frères Barberousse rédigée par Seyyĩd Murād¹. Notre travail a porté cette année sur les folios 40v^o-86r^o, qui correspondent à une période allant du printemps 1515 à l'hiver 1519-1520.

Au lendemain de l'échec d'une première tentative sur Bougie en 1514, tandis qu'Oruç prend un repos forcé, son cadet Hızır Ĥayrũ-d-dĩn se livre à la course. On ne semble pas en avoir conservé de trace apparente dans la documentation occidentale, mais le récit offre – comme il a été dit dans le précédent rapport – un éclairage très vivant sur la pratique de coalitions entre flottilles de corsaires pour une seule campagne. C'est l'occasion pour l'auteur d'insister sur la gloire de Ĥayrũ-d-dĩn avantageusement comparée à celles d'autres corsaires (notamment Sinan « le juif ») et sur le renom qu'il a désormais acquis tant chez les musulmans que chez les chrétiens, non sans exagération : à en juger par les *Diarii* de Marino Sanudo, son nom commence tout juste à apparaître dans la documentation occidentale de l'époque. Le texte situe également vers ce moment (la fin du printemps 1515) un premier envoi de dons en hommage à Selim I^{er} à Istanbul (43r^o-v^o). Il est néanmoins difficile de se fier absolument à une information certes conforme à la volonté chez l'auteur d'affirmer la constante fidélité de son héros à la dynastie ottomane, mais qu'aucune autre source ne vient confirmer, alors qu'on sait que le Sultan, de retour de la campagne de Ćaldırın, ne séjourna que quelques semaines en juillet et août à Istanbul². C'est – on le verra – quelques années plus tard, dans un tout autre contexte, que Ĥayrũ-d-dĩn devait faire acte d'allégeance.

Le chronique se poursuit par le récit du siège de Bougie de 1515 et son échec, lié à l'arrivée de l'hiver et au refus opposé par le sultan de Tunis à la demande d'un envoi de renfort en poudre (44r^o-47r^o). En revanche, l'auteur préfère passer sous silence la défection, bien attestée par d'autres sources, des alliés arabes des Barberousse soucieux, notamment, de rentrer chez eux à l'époque des semailles³. Oruç se retire alors à Djidjelli, tandis que Ĥayrũ-d-dĩn, à Tunis, monte avec Muřliħũ-d-dĩn Ķurdođlu une

1. Pour une présentation de ce texte, de l'auteur et des manuscrits, cf. mon rapport sur l'année 2008-2009. Nous travaillons sur le fac-similé reproduit, avec un appareil critique, par Aldo Gallotta, « Il Ġazavât-i Ĥayreddĩn Pařa di Seyyĩd Murād », *Studi Magrebini*, 13 (1981).
2. Cf. J.-L. Bacqué-Grammont, *Les Ottomans, les Safavides et leurs voisins*, Leyde - Istanbul, 1987, p. 87.
3. Diego de Haėdo, *Histoire des rois d'Alger*, H.-D. de Grammont (trad.), rééd. Saint-Denis, Bouchène, 1999, p. 29 ; Jean Léon l'Africain, *Description de l'Afrique*, A. Épaulard (trad.), Paris, Maisonneuve, 1956, p. 348-349.

campagne de course dont le récit paraît cette fois bien confirmé en avril-juin 1516 par les *Diarii* de Sanudo (47r^o-48r^o)¹. Cependant Oruç était entré dans Alger, sur la prière des citoyens. Hayrū-d-dîn, gagnant Djidjelli après sa campagne maritime, lui envoie sur sa demande quelques troupes (48r^o-49v^o), mais doit bientôt répondre à une attaque contre La Goulette (50r^o-51v^o) : expédition de Doria que les auteurs espagnols² dataient des lendemains du premier siège de Bougie en 1514, mais qu'il faut situer, comme le font les *Ġazavât*, à l'été (plus précisément au mois d'août) 1516³. En revanche, c'est par erreur que le chroniqueur ottoman place au printemps 1517 l'expédition de Diego da Vera contre Alger (52v^o-55r^o), alors qu'elle est de la fin de 1516⁴. Au demeurant les différentes sources convergent dans l'ensemble sur le récit des événements.

Ayant repoussé l'ennemi, Oruç appelle son frère et lui confie le soin de s'emparer par les armes de Ténès, qui est entre les mains d'un prince soumis aux Espagnols (56r^o-60v^o). Puis il décide de se porter contre Tlemcen, dont le roi est lui aussi coupable de collaboration avec les Espagnols. Ces épisodes sont bien connus⁵. On sait que le prince chassé finit par reprendre la ville, avec l'aide des tribus arabes et des Espagnols d'Oran, et que l'aventure coûta cher à la famille des Barberousse : un troisième frère, İshak, trouva la mort lors de la reddition de la Kalaa des Beni-Rached ; Oruç quant à lui, d'abord bien reçu par une partie de la population, ne tarda pas être fort impopulaire et fut pour finir tué dans sa fuite désespérée, épisode que les *Ġazavât* préfèrent d'ailleurs traiter rapidement, donnant toute sa pieuse et héroïque valeur de mort en *şehîd* au décès de son héros, en mai 1518 (60v^o-68r^o)⁶.

Désormais seul à Alger, Hayrū-d-dîn doit d'abord repousser en août 1518 (et non au printemps 1519 comme le donnent à entendre les *Ġazavât*) l'attaque de Ugo de Moncada. L'échec de celle-ci provoque un afflux de prisonniers à Alger, qui n'est pas encore à cette date un grand port de corsaires. Aussi faut-il les loger dans les hammams ou les confier à des particuliers qui pourront en tirer profit : façon d'associer au butin les bourgeois de la ville, que Hayrū-d-dîn engage même à garder des armes sur eux pour empêcher toute évasion. Reste que, à les en croire, les captifs chrétiens sont plus nombreux que les autochtones musulmans, qui poussent Hayru-d-dîn à construire le premier baignoire de la ville (68r^o-78r^o). C'est encore l'occasion d'un petit roman sur une tentative d'évasion, qui pourrait trouver sa place dans les anecdotes du Père Dan, mais dont il ne semble pas qu'il ait un fondement historique certain (78r^o-82v^o). Ici affleure sans doute la part de divertissement littéraire qui fait partie de la nature de la chronique. On n'y retrouve pas moins des notations intéressantes, comme le refus édicté

1. 47v^o sqq. ; cf. Marino Sanudo, *Diarii* XXII, Venise, 1888, col. 183, 200, 216, 269.
2. Francisco Lopez de Gomara, *Crónica de los Barbarrojas*, dans *Memorial Histórico Español*, vol. VI, Madrid, Real Academia de la Historia, 1853, p. 362 ; Haedo, *op. cit.*, p. 27.
3. Cf. Sanudo, *Diarii* XXII, *op. cit.*, col. 457-458. Il y a au demeurant de sensibles différences dans le détail entre la chronique turque et les informations recueillies à l'époque par Sanudo.
4. Cf. documents publiés en annexe de Gomara, p. 444, 447, 457 ; Sanudo, *Diarii* XXIII, Venise, 1888, col. 219.
5. Cf. Chantal de La Véronne, *Oran et Tlemcen sans la première moitié du XVI^e siècle*, Paris, Geuthner, 1983.
6. Chantal de La Véronne situait le décès en mai ou juin ; une lettre de Palerme du 31 mai 1518 s'en faisait déjà l'écho : cf. Sanudo, *Diarii* XXV, Venise, 1889, col. 466.

par Hayrū-d-dīn d'autoriser l'inhumation à Alger des captifs chrétiens, afin d'éviter de créer des lieux de mémoire, voire des lieux de culte¹, qui pourraient nuire à la légitime pérennité de la présence musulmane sur une terre qui pouvait encore paraître, à cette date, menacée par la « reconquête » chrétienne.

L'importance des cinq années qui viennent d'être résumées tient dans la profonde mutation des ambitions et du statut d'Oruç et Hayrū-d-dīn Barberousse. Ils avaient été de brillants corsaires qui avaient choisi de se placer sous la bannière du sultan de Tunis. Ils n'étaient donc guère différents de collègues dont certains, comme Ḳurdoğlu ou Sinân le juif, sont du reste nommés dans la chronique. Mais quand Ḳurdoğlu choisit, à la fin de l'été 1516, de rejoindre Selīm I^{er} qui va bientôt conquérir l'Égypte², Oruç installé à Djidjelli a décidé de mettre la main sur Alger ; puis ce sera Ténès et Tlemcen. Il ne s'agit plus de mener la guerre de course, mais de se créer un royaume indépendant, sur la terre ferme. En ceci, les Barberousse sont originaux et se distinguent de leurs collègues marins du Levant venus chercher l'aventure à l'ouest. Caractéristique, de ce point de vue, est le passage qui suit la victoire de Hayrū-d-dīn à Ténès :

Après cela, il y avait dix forts qui étaient des dépendances des pays de cette région, c'est-à-dire des dépendances d'Alger et de Bougie. C'étaient de bons forts, cinq situés à l'est, cinq à l'ouest. Séparant ces dix forts par une frontière, Oruç Beg donna à Hayrū-d-dīn Re'īs ceux qui étaient du côté oriental. Hayrū-d-dīn Re'īs s'y rendit et devint beg en ce pays. Il fit de Delys sa capitale, s'y installa et commença à gouverner ce pays et royaume qui lui avait été accordé. Puis quittant ce lieu [Delys], il sortit pour [visiter] le pays et royaume. Il fit le registre des foyers de ce pays, avec son produit et son revenu, afin de le dépenser – à hauteur de ce qu'il rapportait – en soldats. Il désigna endroit par endroit et dépêcha des secrétaires et des *emīn*. Il implanta et envoya des caïds pays par pays : c'est-à-dire qu'il envoya un beg dans chaque lieu pour assurer le contrôle, la garde et la protection de ce pays. Ceux-ci partirent et assurant chacun la gestion des lieux qui leur étaient affectés, y assurèrent la paix et la tranquillité³.

Ainsi, devenu vice-roi de l'est du domaine de son frère, Hayrū-d-dīn s'y conduit en souverain à l'ottomane : il dresse un registre à but fiscal pour financer son armée et envoie sur place des administrateurs et des [*sancak*] *begi*, assurant par là-même le bon ordre. Du reste, Seyyīd Murād ne lui donnera plus désormais le titre de *re'īs* (capitaine de marine), qu'il porte encore dans ce passage, mais bien celui de *beg* qui, dans ce contexte, fait de lui un seigneur, voire un petit prince. Le changement de statut des frères apparaît à un autre détail : c'est à la demande des Algérois qu'Oruç est entré dans la ville ; mais une fois qu'il en est devenu le maître – les Ġazavāt, il est vrai, préférèrent ne pas mentionner l'assassinat de Selīm et-Toumi –, il peut décider de son propre chef de s'attaquer à Ténès ou Tlemcen. Non qu'il agisse là en conquérant sans foi ni loi. Bien au contraire, il est poussé par le noble désir de débarrasser ces malheureux musulmans de souverains qui collaborent avec l'ennemi mécréant. Il sollicite même et obtient aisément des *fetvā* des oulémas d'Alger pour justifier son entreprise

1. 81v^o-82r^o. Cf. Diego de Haedo, *De la captivité à Alger*, Alger, 1911, p. 216-217.

2. Sur le ralliement de Ḳurdoğlu, cf. J.-L. Bacqué-Grammont, « Soutien logistique et présence navale ottomane en Méditerranée en 1517 », *Revue du Monde musulman et méditerranéen*, 39 (1985), p. 7-34 (p. 11).

3. 60v^o-61r^o.

contre le roi de Tlemcen, un « tyran » qui collabore avec les infidèles. On voit bien que pareilles pratiques ne sont plus celles d'un *gâzî* indépendant appelé à l'aide par une population malheureuse, mais celles d'un souverain musulman maître de ses choix et qui a une légitimité suffisante pour prendre l'initiative.

Pourtant, et c'est là-dessus que s'achève la partie du récit à laquelle nous avons consacré cette année, Hayrû-d-dîn choisit de faire hommage au sultan ottoman de la conquête fraternelle. On a longtemps écrit qu'il avait agi ainsi dès 1518, pour pouvoir plus aisément résister à l'attaque de Ugo de Moncada. On sait aujourd'hui qu'il n'en est rien. En effet, les *Ġazavât* rapportent que Hayrû-d-dîn avait engagé ses deux lieutenants arabes, dont Ahmed bin el-Ķâzî (chef de la confédération tribale de Kouko), à écrire à Selîm I^{er} pour soutenir sa soumission au sultan. Or les archives de Topkapî conservent en effet la traduction d'une lettre en ce sens présentée comme émanant de la population d'Alger, datée de la décade du 25 octobre au 3 novembre 1519, publiée en 1976 par A. Temimi¹. La réponse du Sultan fut positive.

Hayrû-d-dîn renonçait donc à son indépendance. Il en exposait très clairement la raison dans les *Ġazavât* :

Je constate que le sultanat de Tunis constitue un sultanat indépendant et que les territoires contrôlés par le bey de Tlemcen constituent aussi un sultanat indépendant, et me voilà seul et coincé entre eux deux. Le bey de Tlemcen ne cesse de mettre les mécréants sur la mauvaise voie, de les tourner contre moi et de les pousser à nous nuire. Et le bey de Tunis de son côté ne nous est d'aucune utilité ni aide. (...) Que dois-je faire au milieu de tant d'ennemis ? Vraiment il nous faut dans ce pays quelqu'un qui nous aide et nous soutienne. Puisque donc vous me dites de ne pas partir, j'ai un maître dont je suis l'humble esclave (*kul*) et qui a des centaines de milliers d'esclaves comme moi. Mon souhait, tant que je suis dans ce pays, est de faire faire le prône et la monnaie au nom sacré du padichah refuge du monde qui est ce mien maître².

On constate que ce texte, s'il évoque le danger toujours présent des mécréants – en pratique les Espagnols –, ne fait pour autant allusion à aucune menace précise. Pourquoi dès lors attendre un an après avoir repris l'héritage de son frère ? On est d'abord amené à conclure que Hayrû-d-dîn voulut dans un premier temps préserver son indépendance à Alger, avant de se décider pour finir à y renoncer. Or il se pourrait malgré tout que des circonstances particulières expliquent cette décision. En effet, toute l'Italie savait à l'automne 1519 que les Espagnols faisaient d'importants préparatifs visant la Barbarie et les Maures, sans qu'on en sût plus³. La première mention de Djerba (qu'attaqua en effet Ugo de Moncada l'année suivante) apparaît dans une lettre de Pèlerin Venier du 30 octobre 1519 à Palerme⁴. Les bruits dans ce sens s'intensifièrent par la suite. Mais on peut supposer que vers la mi-octobre 1519, quand fut prise la décision de se tourner vers le sultan ottoman, on pouvait raisonnablement s'inquiéter à Alger de ces préparatifs.

1. Abdeljelil Temimi, « Lettre de la population algéroise au sultan Selim I^{er} en 1519 », *Revue d'Histoire maghrébine*, 5 (1976), p. 95-101.
2. 84v^o-85r^o.
3. Sanudo, *Diarii* XXVIII, Venise, 1890, col. 42, 48, 78 et s.
4. Sanudo *Diarii* XXVIII, *op. cit.*, col. 72, 79.

Le fait que l'expédition ne visa pas Alger en fin de compte peut expliquer que cette menace précise ne soit pas évoquée dans les *Ġazavât*. Il faut néanmoins souligner que le contexte semble avoir paru plus largement décourageant à Hayrū-d-dîn puisque, à en croire sa biographie, il avait d'abord envisagé d'abandonner la ville pour recommencer une carrière de simple corsaire : c'est sur la pression de ces deux Algériens qu'il avait changé d'avis et suggéré une autre solution. Il faut donc prendre au sérieux l'hostilité des États arabes voisins et la mettre en rapport avec une situation générale que les *Ġazavât* n'évoquent jamais clairement, mais qui affleure en maints passages de la chronique. Celle-ci, que ce soit dans la bouche des protagonistes ou dans le cours du récit, oppose les « camarades » (*yoldaş*) d'Oruç et Hayrū-d-dîn, définis comme « turcs », aux « Arabes » locaux. Les premiers sont braves et pieux ; les seconds sont volontiers présentés comme faibles, sinon lâches, peu sûrs, s'accommodant au fond d'être soumis aux mécréants. C'est vrai surtout de leurs princes. La cohabitation n'est donc pas idyllique. Bien que l'impopularité (attestée par d'autres sources) d'Oruç à Alger puis Tlemcen ne soit pas ouvertement évoquée par le récit des *Ġazavât*, elle dut peser dans l'attitude de Hayrū-d-dîn. Dans tous les cas, à la lecture de la chronique, la présence « turque » des Barberousse et de leurs compagnons paraît bien avoir été ressentie comme étrangère au Maghreb dans les années 1515-1520. La suite des événements allait du reste le confirmer.